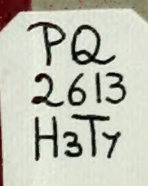
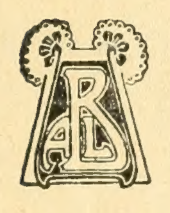
Gheude, Charles
Les trois pucelles



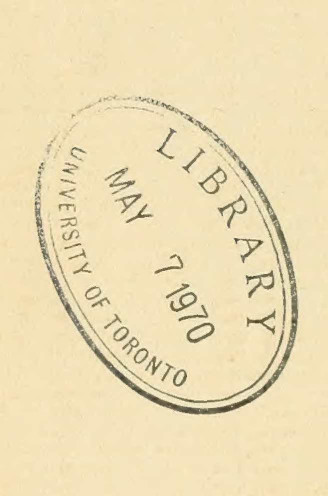
CHARLES GHEUDE

Les Trois Pucelles



BRUXELLES
Rue des Minimes, 26-28
—
1913

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LES TROIS PUCELLES

Pièce en un acte, en vers.

PERSONNAGES :

THYL, le poète.
JAN.
MANNEKEN.
LE FOU.
LE BAILLI.
GISÈLE.
PRIMA
SECUNDA } Pucelles.
TERTIA
HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, ARCHERS, etc....

La lisère d'un bosquet côtoyant un verger, semé de boutons d'or, jonquilles et pâquerettes. Des arbustes chargés de fleurs, roses sauvages et aubépines. Dans le fond, un tertre élevé. Sol accidenté et chargé d'herbe drue. Un coin d'horizon apparaît, où se dessine la Cité, dominée par son beffroi. C'est la tombée du jour et les rayons du soleil pâlissant épandent sur toutes choses un clarté rosée.

SCENE PREMIERE

PRIMA — SECUNDA — TERTIA

(A travers les frondaisons, un chant frais et perlé se fait entendre et lentement se rapproche.)

LES TROIS PUCELLES (*chantant*)

Sous les taillis ombreux, viennent les trois pucelles,
Mêlant la grâce à la candeur.
De la ville prochaine, elles sont les plus belles
Les trois pucelles, les trois sœurs !

L'UNE D'ELLES

Nos pieds légers, parmi la mousse,
Nous portent lentement vers le pré reposant
Dont la verdeur fleurie et douce
Sera, pour nos corps las, un tapis odorant.

ENSEMBLE

Sous les taillis ombreux, viennent les trois pucelles,
Mêlant la grâce à la candeur.
De la ville prochaine, elles sont les plus belles
Les trois pucelles, les trois sœurs !

(Elles apparaissent, enlacées, à la lisière du bois, dont elles écartent un panneau de verdure. Puis elles dénouent, d'un geste lent, les liens légers qui unissaient leurs doigts et rapprochaient leurs corps.)

PRIMA

Nous y sommes. Voici cet endroit tant aimé
Dont nous avons souvent savouré tout le charme.
L'herbe est folle et tentante et l'air est embaumé
Par ces fleurs...

SECUNDA

En leur sein, il est resté des larmes
Que la rosée en pleurs y versa ce matin.

TERTIA

J'entends le bruit léger d'une source. Elle glisse
A l'ombre d'un buisson d'aubépine...

PRIMA

Ah ! le mutin !
Vite, mes sœurs, venez voir cet oiseau qui lisse
Son corps menu, là-haut, sur cette branche. Hélas !
Il est trop tard ; il fuit effarouché...

SECUNDA

Bien d'autres
Nous ferons fête !

TERTIA

Moi, j'arrête ici mes pas.
Je suis lasse. Arrêtez également les vôtres
Et tressons pour nos fronts des guirlandes de fleurs.

(Elles s'assoyent sur l'herbe, à l'ombre des arbustes, et cueillent à ceux-ci et parmi le pré vert, les fleurs dont elles feront des guirlandes.)

SECUNDA

Quel calme et quel repos dans ce lieu solitaire !
La ville n'est pas loin mais nul homme, mes sœurs,
Ne rôde autour de nous...

TERTIA

Absence salutaire...

SECUNDA

Qui nous donne la paix, car l'homme est l'ennemi !
De désirs monstrueux son vil regard s'enflamme
Dès qu'il nous aperçoit...

TERTIA

...à moins que, de dépit
De nous voir refuser, pucelles, d'être femmes,
Stupide, il ne ricane...

PRIMA

Eh ! le mordant débit !
Quelle mouche vous pique ? Etes-vous bien certaines
Que l'homme est si méchant et toutes trois, un jour,
Ne connaîtrons-nous point les faiblesses humaines
En sacrifiant à...

SECUNDA

Qui donc ?

TERTIA

A quoi ?...

PRIMA

...L'amour !

SECUNDA

En attendant qu'il vienne, on nous traque, on nous blesse !
Tantôt, c'est la Cité qui nous jappe aux talons,
C'est la foule qui rit et qui suit, en liesse,
Notre groupe enlacé, tandis que nous allons

Par la ville. Tantôt, féru de son pécule,
C'est le richard cossu qui nous offre son or,
Ou bien le jeune fat sans esprit, ridicule,
Qui croit toucher nos cœurs en s'en moquant d'abord !

TERTIA

C'est bien cela !

PRIMA

Qu'importe, ô folles que vous êtes !
La Cité, croyez-moi, n'en respecte pas moins
Notre trio fameux en son âme secrète
Et les richards sans cœur, elle a toujours pris soin
De les mettre au rancart... avec les fats...

SECUNDA (*songeuse*)

Peut-être !

TERTIA

Voici que ma guirlande est faite. Est-elle bien
Comme cela ?

PRIMA

Charmante !

SECUNDA

Et la mienne ? De hêtre
Je l'ai mêlée.

PRIMA

Et moi, j'ai serré par un lien
Ces quelques fleurs du pré, boutons d'or et jonquilles !

(Une rumeur au loin. Des voix d'hommes et de femmes. Exclamations mêlées de rires. C'est la meute. Elle approche et grandit, précédée d'un bruit de grelots agités. Craintives et émues, les pucelles ont laissé choir les chaînes fleuries dont elles allaient s'orner.)

PRIMA

C'est la foule qui vient...

SECUNDA

Adieu notre repos !

TERTIA

Elle nous cherche, pour nous traîner vers la ville
Et le Fou, devant elle, agite ses grelots.

(Unissant leurs terreurs, elles se serrent l'une contre l'autre.)

SCENE II

LES PUCELLES — LE FOU — HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

LE FOU

Je vous l'avais bien dit ! Voici nos trois pucelles.

UN HOMME DU PEUPLE

Oh là, jeunes beautés ! C'est ainsi que l'on fuit
Les murs de la Cité ?

UN AUTRE

De quitter nos ruelles
Vous n'avez pas le droit. C'est le meilleur réduit
Pour la vertu tenace...

UNE FEMME

Allons ! les mijaurées !
Il va falloir nous suivre et rentrer au bercail.

UNE AUTRE

S'en aller seule, au bois, peut rendre énamourée.

LE FOU (*riant*)

En rencontrant... le loup, on y perd... ce détail
Qui donne tant de prix au trésor que vous êtes.

UN HOMME DU PEUPLE

Et qui nous appartient à tous, gens de Brabant,
Et par droit de naissance et par droit de conquête !

UN AUTRE

Nous vous interdisons maris ou bien galants.

LE FOU

A vous trois, nous tenons ainsi qu'à nos prunelles,
Car vous êtes oiseaux si rares à trouver
Que, pour les Bruxellois, exhiber trois pucelles
Est un suprême honneur qu'il leur faut conserver !

(Agitant ses grelots, moqueur et ricanant, il veut, de la main, toucher l'une des vierges.)

PRIMA *(en colère)*

Retirez-vous !

UN HOMME DU PEUPLE

Eh quoi, ces dames sont farouches ?
Elles ne sont donc plus du peuple, maintenant ?

SECUNDA

Vous êtes des grossiers...

TERTIA

Vos allures sont louches.

PRIMA

Seuls, vos instincts mauvais vous guident à présent ;
C'est le Fou qui vous mène, hélas ! et vous inspire.

LE FOU

Entendez-vous, manants ? On ne peut plaisanter !
Défense de toucher et, mieux encor, de rire !
Qu'on apporte une châsse, afin de transporter
Religieusement, nos déesses pudiques
Et qu'un peuple onctueux, humble et plein de respect,
Les adore à genoux, comme saintes reliques !

UN HOMME DU PEUPLE

C'est assez discuter ; il faut passer au fait.
Vous viendrez avec nous, de bonne ou male grâce...

UN AUTRE

De votre gré plutôt...

UN TROISIEME

En chantant le refrain
Que composa pour vous un fils de notre race...

UNE FEMME

En dansant une ronde...

UNE AUTRE

Et nous donnant la main !

(Une danse s'organise et serpente. C'est le Fou, brandissant son hochet sonore, qui la conduit, tandis qu'elle chante et tourne autour des jouvencelles apeurées.)

LE FOU

Il était trois pucelles,
Pucelles de chez nous.
Fière en était Bruxelles.
Amis, qu'en dites-vous ? (*bis*)

(Reprise en chœur.)

Fière en était Bruxelles,
Qu'en dites-vous, amis ?
C'était les trois plus belles
Jeunesses du pays ! (*bis*)

C'était les trois plus belles
Jeunesses de chez nous.
Et vivent nos Pucelles !
Amis, qu'en dites-vous ? (*bis*)

(La ronde s'est rapprochée. Celui qui la termine, aggripant au passage l'une des vierges affolées, veut l'arracher à ses compagnes. Mais l'étreinte qui les soude ne se brise pas, malgré les efforts de la bande qui, maintenant, s'est tue et violemment, tend la chaîne.)

PRIMA

Laissez-nous !

SECUNDA

Au secours !...

UN HOMME DU PEUPLE (*exaspéré*)

Vous viendrez, de par Dieu!...

(Il se détache du groupe et s'approche, menaçant. Tout à coup une rumeur surgit. Thyl, le poète, apparaît, sans armes, bras croisés. Craintivement, la foule recule, devant lui.)

SCENE III

LES MÊMES — THYL

THYL

Arrêtez, mes amis !... Peuple, je suis ton âme.
Cesse d'être brutal et déserte ces lieux.

(Aux Pucelles.)

N'ayez plus nulle crainte et calmez-vous, Mesdames.

UN HOMME DU PEUPLE

Que dit-il ?

UN AUTRE

Qui de vous le connaît ?

LE FOU

Quelque fou !

THYL

Vraiment, c'est bien à toi, servant de la Folie,
Qu'il sied de me lancer ce mot !

UNE FEMME *(bas)*

Son œil est doux
Et pourtant, il fait peur...

THYL

C'est que l'instinct te lie
A mon regard, ô femme !

UNE AUTRE FEMME

O merveille ! Il entend
Et perçoit notre voix...

THYL

C'est qu'en moi ta pensée
A son écho fidèle et que, depuis les temps,
En l'âme de chacun mon âme est infusée.

(A la foule.)

Amis, écoutez-moi ! Tantôt, l'instinct vulgaire
Animait vos propos et vos gestes grivois.
Mais, sous la couche épaisse où, modeste, elle enserre
Son rayon de beauté, je la sens, je la vois
La fleur du populaire et veux qu'elle surgisse...

LE FOU

Quelle est cette chanson ?

UN HOMME DU PEUPLE

Quels étranges propos !

THYL

Mais, pour l'épanouir, l'heure n'est point propice,
Car, en vous, règne encor le bruit creux des grelots.
Il faut que votre cœur se retrempe en la foule.
Allez ! quittez ces lieux ; regagnez la Cité.
Thyl, le poète, avant qu'un jour entier s'écoule,
Vous reverra. Sa bouche aura les mots sacrés
Par quoi s'éveilleront vos fibres assoupies.
Le sentiment fera des miracles nouveaux
Et chacun d'entre vous tendra des mains amies
Vers la chaste beauté de ces corps virginaux !

(La foule s'éloigne.)

UN HOMME DU PEUPLE

Il dit des mots obscurs et qui, pourtant, imposent...

UN AUTRE

C'est un magicien !...

UNE FEMME

Non, peut-être un sorcier !

LE FOU

Un simple fou, vous dis-je, et pour qui je propose
D'ouvrir le cabanon !...

UN HOMME DU PEUPLE

Ensemble, allons prier
Le bailli d'éclaircir ce mystère...

UN AUTRE

Et qu'en armes
Il vienne, avec ses gens, quérir ce raisonneur !

THYL (*à part*)

Pauvre peuple, éternel aveugle ! Tu t'alarmes,
Et tu crains celui-là qui veut ton seul bonheur !...

SCENE IV

LES PUCELLES — THYL

(Confiantes, les Pucelles se sont levées et s'approchent de Thyl.)

PRIMA

Reçois notre merci, jeune homme ! Ton courage
Préserva nos pudeurs d'un douloureux affront.

SECUNDA

Daigne accepter ces fleurs, comme un timide hommage

THYL

Non ! J'aime mieux les voir entourer votre front
Et que vos trois beautés s'ornent d'un diadème.

(Elles obéissent.)

TERTIA

D'où vient que vos désirs sont des ordres pour nous
Et quel est le secret de ce pouvoir suprême
Emanant de vos yeux ?...

PRIMA

Pourquoi, léger et doux,
Chaque mot dit par vous charme-t-il notre oreille ?

SECUNDA

Et d'où vient le repos où dorment nos candeurs
Et fait qu'aucune crainte en nous-mêmes ne veille ?

THYL

C'est que je suis votre âme à vous aussi, mes sœurs,
Et l'esprit de la race en moi se fait entendre :
C'est lui seul qui m'inspire et parle par ma voix.
Puissant comme le monde, il est farouche ou tendre,
Espiègle ou généreux, rieur ou plein de foi.
Il chante la beauté, la nature, les hommes,
L'amour et le soleil, les guerriers et les dieux,
Le travail et la paix, le pays dont nous sommes !
Il blâme le méchant, se rit du vaniteux,
Méprise le sceptique et dédaigne le riche ;
Mais il est fraternel pour les souffre-douleurs
Et, sous le troit de chaume où, nourri d'une miche,
Le misérable abrite humblement ses malheurs,
Il apporte le baume exquis de la féerie,
Du rêve et de l'oubli !...

PRIMA (*émue*)

Dis encor, jeune dieu !

THYL

Et cet esprit qui parle ou chante ou pleure ou crie,
J'en suis l'écho sonore, en tout temps, en tout lieu ;
Je suis le pur miroir de la douce patrie,
Marqué par le Destin pour toute éternité,
Car l'Esprit ne meurt pas et, vieux comme la terre,
Il ne pourrait finir qu'avec l'humanité !...

SECUNDA

Mais veux-tu dévoiler ton secret, le mystère
De ta force ?...

TERTIA

Oui, quel est, chevalier du Destin,
Le don qu'il t'octroya, qui dans tes yeux rayonne
Et qui nimbe ton front de l'éclat du divin ?

THYL

Je suis poète ! J'ai la faculté, mignonnes,
D'exprimer ce qui sourd du monde des vivants
Et les trésors latents des beautés enfermées.
L'Homme, pris en lui-même, est un être impuissant.
Il est inconscient des secrètes pensées
Qui flottent dans le sein des choses, et perdu
Dans l'ensemble, égaré dans l'espace et la foule,
Parcelle d'un grand Tout qui vibre à son insu,
Il ignore les fonds où la magique houle
Meut les instincts cachés sous la vague qui dort !
Moi, je suis descendu dans cette mer profonde,
J'ai surpris son secret, recueilli ses trésors
Et mon geste embrassa les hommes et le monde !

PRIMA

Le peuple doit t'aimer !

THYL (*tristement*)

Il ne me comprend pas
Et me traite de fou...

SECUNDA

Qu'importe, si tu l'aimes !

TERTIA

Ceux qui font des heureux, ont pitié des ingrats.

THYL

Je ne puis le blâmer, puisque je suis lui-même !
Et pourtant, s'il savait ce qu'à travers les temps
Ont produit de splendeurs nos forces concentrées !
Que de rêves ailés, que de rythmes touchants,
Que de simples récits, de belles épopées,
Que de contes charmants où vole l'oiseau bleu,
Que de mythes profonds, de symboles étranges !

(Montrant la Cité, au loin.)

Voyez à l'horizon : Il est un trait de feu
Au sommet du beffroi, qui fait briller l'archange.
Il est là notre dieu, gardien de la Cité,
Terrassant le dragon, image des obstacles
Que nos pères, ici, naguère ont rencontrés !
C'est l'âme du pays qui dressa ce miracle,
C'est du poète Thyl qu'a surgi Saint Michel !...

(Comme à lui même.)

Aujourd'hui, j'ai senti qu'un symbole nous manque,
En respirant ici votre charme éternel :
Vous êtes le fruit mûr à sortir de sa gangue...

(Le soleil, dont les rayons illuminaient la ville, s'incline et disparait à l'horizon. Le jour baisse et la nuit, peu à peu, va étendre ses ombres. Tout à coup, le son du cor se fait entendre non loin du pré, à l'extérieur du bois. Il approche peu à peu.)

THYL

Quelle est cette fanfare en la paix qui descend ?

(Il monte sur un tertre et, la main en visière sur les yeux, il inspecte la plaine s'étendant vers la ville.)

De Jan-le-fanfaron, c'est l'annonce importune !
Géant bourré d'écus, ce grotesque prétend
S'imposer par la force ou grâce à sa fortune...

(Effrayées, les Pucelles se rapprochent l'une de l'autre.)

PRIMA

La peur renaît en nous...

SECUNDA

Sois notre protecteur !

TERTIA

Ne laisse point souiller la Beauté que tu chantes !

THYL

Gardez, sereine en vous, la paix de votre cœur.
Quoi qu'il dise, qu'il fasse et même, quoi qu'il tente,
Ne vous alarmez point et ne dites pas mot.
J'attends notre héros bruyant et ridicule
Et je saurai mâter ce gigantesque sot !

SCÈNE V

LES MÊMES — JAN

(Apparaît Jan, colossal, gonflé, rutilant, couvert de vêtements riches et de bijoux lourds et prétentieux. Une épée énorme est attachée à sa ceinture. A son cou, pend un cor de chasse et son chef s'adorne d'une toque immense et empanachée. Sans voir Thyl, il s'avance vers les Pucelles.)

JAN

Belles dames, salut ! Voici venir Hercule
Apportant à vos pieds un hommage... affamé !
Jan, reniflant au loin, sentit votre chair fraîche
Et l'ogre qu'il veut être, avec avidité,
Pour mieux vous dévorer, s'incline peu revêche
Devant vos corps jeunets, qui sont festin de Roi !
Ne vous étonnez point si, léchant ses babines,
Il montre un appétit du plus sincère aloi
Car, Vénus excitant son humeur libertine,
Mes belles, pour lui seul, il veut... tout le morceau !

(Silence des Pucelles.)

Vous ne répondez point ?... Peut-être, à mon hommage,
Eussiez-vous préféré celui d'un damoiseau.
Mais je sais les moyens de rendre moins sauvages
Fillettes de croquants !... De mes beaux ducats d'or
Ecoutez la chanson dans cette bourse pleine ;
Tendez vos doigts mignons, j'y mettrai ce trésor.

(Nouveau silence.)

Eh quoi ! votre dédain repousse cette aubaine ?
Vous semblez oublier que je porte au côté
Une immense rapière à qui chacun rend grâce,
Que sa lame est solide et mon front entêté
Et que Jan-le-géant rapidement se lasse
D'user de son argent plutôt que de son bras
Et d'offrir de payer ce qu'il convient de prendre.

THYL

Bas les pattes, Messire ! Il faut cesser, hélas !
De tenter de voler ce qui n'est pas à vendre !

JAN

Eh ! qui donc a l'audace ?...

THYL

Un poète, seigneur,
Pauvre fils de manant et qui, pourtant ordonne...

JAN

Par le diable ! morveux, redoute mon humeur
Car je trouve, vraiment, ton allure bouffonne...

THYL

Pas autant que ta face, ô monstre colossal,
Dont les contours bouffis, par leur grotesque enflure,
Evoquent l'outre épaisse où pourrit ton moral !

JAN

Dans ta gorge, croquant, va rentrer cette injure.

THYL

Non ! car je te vaincrai, considérable fol !

JAN

Par quelle arme, histrion .

THYL

Par la force du Verbe !
En vain ton corps s'ébranle et tu hausses le col ;
L'Esprit qui parle en moi te ravit ta superbe.
De son souffle, il t'enlève à l'infâme désir
Qui te fit exprimer des ardeurs incongrues.
Recherche les enfants que tu voulais saisir ;
Les voici tout à coup dans l'ombre disparues !

(Les rayons lunaires qui éclairaient les Pucelles s'éteignent.)

Tu n'es plus qu'avorton, toi, géant monstrueux ;
Ta rapière solide est changée en quenouille
Et tes bras impuissants pendent longs et piteux...

JAN

Te tai...ras-tu, fa...quin ?...

THYL

Voici que tu bredouilles !
C'est à toi de te taire et d'écouter ma voix,
Avant que ton grand corps ait changé de carcasse,
Ainsi que du bon Peuple ont décidé les lois.
En toi, Messire Jan, il veut frapper la race
Des monstres dissolus, féroces et sans cœur
Pour qui rien n'est sacré, si ce n'est la richesse
Et la Force !... Tu fus, naguère, la terreur
Des vaillants pionniers qui, remplis de tendresse
Pour ce sol, vierge alors, voulaient par le travail
Le rendre moins ingrat. Plus tard, quand la furie
Du poignard ennemi vint frapper au poitrail
Ce pays devenu notre noble patrie,
Tu fus, de l'étranger, le plus ferme soutien,
Et, pour gagner son or, lui vendis ton épée !
Tu traitas les manants, toujours, comme des chiens
Et ton âme, à jouir constamment occupée,
Te poussait à voler aux pauvres leur argent,
Leur honneur ou... leur femme. Ah! vois comme il se venge,
Ce peuple de croquants, comme il est indulgent :
Il pourrait t'écraser dans ta honte et ta fange,
Mais il préfère rire et... te déshabiller,
T'enlever ton orgueil, ta puissance, ton faste,
Faire de ton corps vide un fantoche empaillé
Et ridiculiser ta bedaine trop vaste !...

. . . .

Or çà, dame la Lune, en voilant ton regard
Pendant quelques instants, permets à la nuit sombre
D'enfermer en ses plis ce monstrueux paillard,
Afin qu'il se transforme au milieu de ses ombres !

(La Lune, personnage muet, obéit complaisante. Jan disparait dans une obscurité profonde. Seul, le milieu de la scène, que Thyl domine, est éclairé d'une douce lumière.)

Je le veux dépouillé de tout son apparat,
Ce traîneur de rapière, odieux et rapace.
Qu'il devienne un hochet qu'avec des entrechats
On verra traînailler par notre populace !...

SCENE VI

THYL MANNEKEN

(Un rayon de lune, se déplaçant, éclaire un buisson, duquel surgit, tel un feu-follet, Manneken ricanant. D'une voix fluette et prétentieuse, il interpelle Thyl, sans que celui-ci l'aperçoive.)

MANNEKEN

Pas mal votre discours, l'ami, mais arrogant !

THYL

D'où sors-tu, myrmidon ?

MANNEKEN

J'avais caché dans l'herbe
Mon petit corps, que Jan eût placé dans son gant,
Et Manneken a pu surprendre ton acerbe
Et mirifique harangue à ce trop grand garçon.

THYL

Fut-elle de ton goût ?

MANNEKEN

Je viens à vous, mon prince,
Pour offrir, en échange, un plat de ma façon.

THYL

Oui, je sais, marmouset, que si ta taille est mince
Ta fatuité l'est moins, mais je veux, jeune sot,
— J'ai toujours en la vie adoré les contrastes —
Après le gigantesque, écouter le nabot !

MANNEKEN

Que cette volonté ne te soit point néfaste,
Car, si l'épée est lourde à mon corps de lutin,
J'ai pour arme un esprit qui sait mordre, gouaille
Et détruit par le rire ou bien par le venin.

THYL

C'est pourquoi, freluquet, il faut que je fouaille !
Tu mérites l'opprobe, ainsi que le brigand
Dont la caricature en la nuit est dressée.

MANNEKEN (*railleur*)

De la grandiloquence !

THYL

Infime, tu répands
En effet, le venin de ta verve insensée
Sur tout ce qui mérite amour ou bien respect.

MANNEKEN

J'ai mieux que le poison distillé par ma rage
Et contre ce qui vit, grandit et me déplaît
Je déverse en riant...

THYL

Je sais !... Tu te soulages...

MANNEKEN

Admire ce moyen d'épancher où je veux
Le fiel de mon mépris...

THYL

Et tu crois, par ton geste
De gavroche cynique et de plaisant morveux,
Détruire ou dominer ?... Ta pestilence infeste
Ton âme à toi, mesquine autant que ton corps de poucet.
On te chasse du pied, ainsi qu'une grenouille,
Et l'on marche...

MANNEKEN

Emportant aux talons mon fumet...

THYL

Que l'on ne peut sentir, ridicule Gribouille,
En gardant tête haute ! Ainsi, depuis les temps,
Ont passé, dédaigneux, devant ceux de ta race
Les porteurs de flambeaux, fidèles combattants
Du progrès et de l'art et, porteurs de besace,
Les humbles dont l'effort créa la Liberté.
Voilà pourquoi le Peuple, à qui s'en va ta haine,
Malgré tes vains lazzis épris d'humanité,
Fait le monde plus beau, plus pur et plus amène !
Voilà pourquoi, pygmée, à l'heure où plein d'orgueil,
Tu m'entends sans fléchir et sans même comprendre,
Il s'apprête à porter, reconnaissant, au seuil
De l'éternel amour où vit son âme tendre,
Ces trois fleurs de Beauté ! Regarde, jeune fou,
Et devant ce tableau, ris encor si tu l'oses,
Tandis que ma piété va ployer le genou !

(Un rayon de lumière projette sa clarté sur le groupe des vierges. Elles semblent dormir et leurs mains nouées ont uni leurs guirlandes de fleurs, qui font une ceinture à leurs tuniques blanches.)

MANNEKEN

Le tabernacle est prêt pour ton apothéose !

THYL *(à lui-même et ravi)*

Oui, le moment approche inscrit par le Destin.
Une sérénité profonde met son nimbe
Sur les contours rosés de leur groupe divin.
Le mythe va surgir, magique, de ses limbes !

MANNEKEN

Je l'accompagnerai de mon ricanement !

(Le rayon se déplace et cache de nouveau le groupe virginal.)

THYL

Non pas ! Je vais, d'abord, régler ton compte, ô mioche !
Par le peuple dicté, voici ton châtiment :
Je pourrais t'aplatir ou te mettre en ma poche,
Mais l'Esprit qui me guide aime mieux se moquer.

Tu te croyais habile à plaisanter, Messire ?
Le bon Peuple est ton maître et s'en va te croquer
De comique façon avec un large rire.
O Lune ! à ton concours je m'adresse à nouveau.
Viens seconder ma tâche en te masquant la face ;
Rends moi la nuit propice où perdre ce morceau !
Du géant monstrueux j'ai changé la carcasse ;
Il me faut maintenant, travestir ce niais.

(La nuit enveloppe Manneken.)

Voici qu'il se transforme en bonhomme de bronze.
Il est nu comme ver, exhibe à tout jamais
Les dessous qu'il aimait de son ventre de bonze
Et, pour qu'à l'avenir il exhibe en ses mains
Le geste méprisant — mais combien ridicule ! —
Par lequel il croyait atteindre les humains,
Pour toute éternité, je veux qu'il éjacule !
. . . .
De ce geste, pourtant, la cynique impudeur.
O Manneken défunt, se trouve supprimée !
Il ne va donner cours qu'au rire, à la fraîcheur.
Le Peuple t'a vaincu, sombre et fielleux pygmée !
De l'histrion moqueur qui l'insultait jadis,
Son âme a fait surgir un hilarant symbole,
Et le voici qui vient fêter Manneken-Pis,
Avec Messire Jan, muet et bénévole !

(On entend le bruit des pas, les rumeurs de la foule qui vient.)

SCENE VII

LA VOIX DE THYL — LA FOULE — HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE — ARCHERS — LE BAILLI

UN HOMME DU PEUPLE (*au Bailli*)

Par ici, Monseigneur...

UN AUTRE

Oui, c'est bien en ce lieu

Que nous vîmes tantôt, auprès des trois Pucelles,
Cet homme étrange, aux mots obscurs comme l'hébreu.

LE BAILLI (*voyant la scène vide*)

Trop tard ! L'oiseau partit... avec nos damoiselles !

LA VOIX DE THYL (*caché dans l'ombre*)

Non point ! Je suis ici, Peuple, et je vous attends.
Bailli, bourgeois, archers et prévôt de justice,
Et vous, ô besogneux, vilains et claquedents,
Abandonnez soudain votre crainte factice.
Il n'est point de sorcier en ce lieu solennel
Où seule, c'est votre âme à vous tous, ô mes frères !
Qui fit, déjà deux fois, s'élever sous le ciel
Le prodige étonnant, qui confine au mystère,
De sa puissance occulte !...

(Apparaît Jan à l'état de fantoche.)

UN HOMME DU PEUPLE

Eh ! quel est ce géant ?

LA VOIX DE THYL

C'est, du perfide Jan, féroce et triste sire,
Séculaire ennemi, le portrait bienséant.
Reconnais le bandit qu'il te fallait maudire,
Le mannequin grotesque au Peuple destiné !

UN LOQUETEUX

Le voici revêtu d'une vulgaire cotte,
Au lieu des beaux habits dont il était orné.

UN ARCHER

Un grand sabre de bois sur sa jupe ballotte.
Pour remplacer l'épée en qui ce grand dadais
Puisait tout son courage...

LA VOIX DE THYL

Et sa face stupide,
Figée en carton dur, exprime en quelques traits
Les vices et travers de ce funeste Alcide.
Sur sa lèvre crispée erre un pli sensuel
Et son nez en bec d'aigle aggrippe une moustache
Dont la pointe menace, outrageante, le ciel.
Ses yeux sont sans éclat sous sa toque à panache ;
La colère a laissé des rides à son front
Et, de chaque côté de sa trogne vermeille,
Digne d'orner le chef de Maître Aliboron,
L'on voit s'ouvrir la coque énorme des oreilles !

LE BAILLI

En explorant le fond de son ventre d'osier,
On trouve le néant : Il n'avait point d'entrailles
Et son cœur était bon à jeter au fumier.

UNE FEMME DU PEUPLE

Son bras, trop prompt jadis à frapper la racaille,
Pend ainsi qu'une loque...

UNE AUTRE

Et ses pieds sont vaincus.
Lui qui nous écrasait, il faudra qu'on le porte !

LE BAILLI

Puisque Messire Jan en ce jour a vécu,
Puisque nous triomphons et que la bête est morte,
Il faut fêter, amis, son sosie innocent.
Il est digne de faire une joyeuse entrée
Dans notre bonne ville et d'être, incontinent,
Salué par les cris d'une foule enivrée.

LA VOIX DE THYL

Il est une autre image à lui montrer encor.

(Apparait Manneken-Pis transmué en bronze, monté sur un socle et officiant, tel qu'il règne depuis des ans au coin de la rue que l'on sait.)

UN HOMME DU PEUPLE

Qu'est-ce là ?

UN AUTRE

Manneken !

LA VOIX DE THYL

Lui-même ! Après le sombre
Et sinistre colosse, artisan de la mort,
Voici le mal-disant qui s'évade de l'ombre
Et rappelle, manants, sous son aspect bénin,
Le gnome qui versait par sa bouche, ses pores
Et son geste impudique, un méprisant venin
Sur tout ce que le peuple admire ou bien adore.
De ce fourbe, votre âme a fait un enfançon:
Il a perdu l'aspect d'un répugnant bout d'homme,
Son rictus persifleur et son masque grognon ;
C'est un bébé joyeux, joufflu comme une pomme
Qui, dominant la vasque où s'écoule à plaisir
Le trop-plein de son corps, à vous, gens de Bruxelles
Servira de fontaine !...

UNE FEMME DU PEUPLE

Oui ! chacun, sans rougir
De son geste narquois, verra la cascatelle
De son jet bienfaisant...

UNE AUTRE

... Au lieu du flot impur
Dont il voulait, naguère, éclabousser les nôtres !

UN ARCHER

Et lui qui ricanait du fond d'un coin obscur,
Au grand jour, maintenant, il va — le bon apôtre ! —
Provoquer notre rire aussi franc que vengeur.

LE BAILLI

Il sera, dès demain, au tournant d'une rue.
Bonnes gens, emmenons, avec la joie au cœur,
Vers ses concitoyens, Sa Majesté ventrue !

LA VOIX DE THYL

Pour un instant encor, retenez votre élan.
Vous devez emporter un troisième trophée,
Plus noble, plus splendide, un fleuron plus brillant
Pour orner la couronne où, de votre Pensée,
Se greffent les trésors en vous tous enfouis.
Vous vîntes en ce lieu pour chercher les Pucelles;
Elles vont dévoiler à nos yeux éblouis
Leurs sereines clartés, leurs splendeurs immortelles...

(Eclairant le milieu de la scène, la Lune dévoile le groupe gracieux.)

Enfin, l'heure est venue ! Apparaissant à nous,
Le charme, la douceur — effluves infinies —
Dégagent le parfum qu'on respire à genoux.
Beauté, Vertu, Jeunesse en elles sont unies;
Elles sont l'art vivant qui repose du mal,
Le chef-d'œuvre sublime en qui mère Nature
A mis son noble effort ! O groupe sculptural
Créé pour l'hosanna de la Chair, clarté pure !
Au suprême désir de ce peuple, obéis :
Détache ta ceinture et, dénouant tes voiles,
Apparais mieux encore aux yeux de son esprit.
Tandis qu'au firmament scintillent les étoiles !

(Obéissant à l'injonction de la Voix, les vierges dégrafées, la tête chargée de fleurs, se dressent seins nus, bras noués, — telles les Trois Grâces.)

LA VOIX DE THYL

Un silence pieux règne plein de respect
Parmi les pauvres gens qui, ravis, te contemplent.
Il n'est pas un sourire, il n'est pas un regret,
Pas un malsain désir ! Nous sommes dans un temple
Créé par la Nature et le culte du Beau,
Du Chaste et de la Grâce impose sa sereine

Et sublime puissance au plus humble cerveau.

. . . .

Il nous faut conserver ta beauté souveraine,
O chef-d'œuvre vivant ! Va perdre dans la nuit
Ta mortelle enveloppe, hélas ! trop éphémère —
Et ne regrette rien, car notre âme te suit
Pour te régénérer en son fécond mystère !

(La lumière délicate qui éclairait les corps des Pucelles disparaît un instant pour renaître bientôt et baigner, de sa clarté limpide et douce, le groupe matérialisé.)

LA VOIX DE THYL

Femmes ! sur un autel elle érige vos corps
Et les immobilise à jamais dans le marbre.
Vos bras sont confondus et noués sans effort,
— On dirait l'entrelacs des branches d'un même arbre —
Et, chargeant vos fronts purs d'un dôme fastueux,
Ils portent le fardeau de pesantes guirlandes.
Vous êtes le symbole exquis et somptueux
Des magnifiques dons, des splendides offrandes
Que la Nature fit, généreuse, aux humains,
Et, pour mieux évoquer sa corne d'abondance,
Voici que l'eau s'épanche et jaillit de vos seins!...

. . . .

Je te salue ici, Fontaine de Jouvence,
Image de richesse autant que de beauté.
Le Peuple, en m'imitant, va saluer la Vie,
La puissance de l'Art et la Fécondité !

(La foule, silencieuse, émue et remplie de respect et d'admiration, entoure la fontaine. Quelques-uns, parmi les assistants, se sont agenouillés.)

UN HOMME DU PEUPLE

C'est un enchantement et mon âme est ravie...

UN AUTRE

Pourquoi donc suis-je ému ?

UNE FEMME DU PEUPLE

Je perds le sentiment !

UN LOQUETEUX (*au Bailli*)

Monseigneur le Bailli, je suis un pauvre diable,
J'ai peine à m'exprimer et mon cerveau pesant
Ignore tout savoir ! Mais qu'ici Dieu m'accable
Si je ne sens en moi courir de grands frissons,
Vibrer de nobles mots que je ne saurais dire
Et résonner des chants avec des oraisons !

LE BAILLI

Béni, trois fois béni, ce secret dont l'empire
Créa pour la Cité ces merveilleux trésors !
Elle est riche à jamais d'une richesse sainte
Et des tas de bijoux avec des monceaux d'or
Ne vaudraient pas, amis, la fraternelle étreinte
Dont nos frères, là-bas, vont accueillir bientôt
Nos bras ayant porté ces magiques trophées !

LA VOIX DE THYL

Allez donc triomphants et gardez ce dépôt
Que vous avez conquis au doux pays des fées,
Du Rêve et de l'Instinct, pour les siècles futurs !
La Cité vous attend, rayonnante de gloire.
Bientôt des feux de joie éclaireront ses murs ;
Elle vous saluera de ses chants de victoire.

UN BOITEUX

Moi, je requiers l'honneur de porter Manneken:
Il se gaussa jadis de mon pied qui traînaille...

UN HOMME DU PEUPLE

Je serai le premier à remplir l'abdomen
De Jan notre géant, dont les viles tripailles
S'empiffrèrent, jadis, du fruit de mes sueurs.

UNE FEMME DU PEUPLE

Et moi l'ami, je veux partager ta besogne
Car, avec son argent, ce lâche détrousseur
A séduit mon enfant et promené sa trogne
Sur son minois de vierge...

UN JEUNE HOMME (*désignant les Trois Pucelles*)

Ici, les jouvenceaux !
C'est à nous que revient le juste privilège
D'entourer le pavois qui porte ces joyaux...

LE BAILLI

Allons d'un pas rapide et marchons en cortège !

(Emmenant Jan, Manneken et les Pucelles, la foule s'éloigne.)

UN HOMME DU PEUPLE (*revenant sur ses pas*)

Et l'homme qui parlait ?

UN AUTRE

Quel homme ?

L'HOMME DU PEUPLE

Cette voix ?

L'AUTRE

Quelle voix ? De par Dieu, l'illusion te gagne ;
Je n'ai rien entendu...

L'HOMME DU PEUPLE

Mais cependant, je crois...

L'AUTRE

Je crois que ton esprit, l'ami, bat la campagne !

(Ils disparaissent, laissant la scène vide. Peu après, un rais de lumière révèle la présence de Thyl qui, pendant toute la scène, est resté invisible.)

SCENE VIII

THYL, *seul.*

THYL

Ils sont partis ! Mon rôle a pris fin. Mais, hélas !
Faut-il que, sans le voir et sans même l'entendre.
Ils dédaignent celui qui, dirigeant leurs pas
Et parlant à leur âme, a pu faire répandre
Le flot inconscient de leurs instincts sacrés ?
Pauvre poète Thyl, voici ta récompense :
La solitaire nuit dans tes yeux éplorés,
La sueur à ton front, dans ton cœur la souffrance !
Pourquoi t'ignorent-ils, ceux dont l'obscur cerveau
S'éclaire grâce à toi; dont la flamme bénie,
Sous ton souffle s'anime et devient un flambeau?
Ton âme avec la leur est en pure harmonie,
Vers eux vont tes pensers, tes efforts, tes douleurs.
Du Destin tu subis pour eux la servitude,
Tu les aimes ainsi que des frères, des sœurs
Et ton cœur, pour pleurer, trouve la solitude !

(Etendu sur le tertre, il sanglote.)

Dieux! me voici vaincu, triste et découragé!

LA VOIX DE GISÈLE (*dans le bois*)

Thyl! Thyl! Mon Thyl!

THYL

Qu'entends-je ?

LA VOIX

Où donc es-tu ?

THYL

Gisèle !

Je ne suis qu'un ingrat et qu'un lâche insurgé,
Car j'oubliais la chère amante qui m'appelle.

LA VOIX (*approchant*)

Thyl ! Thyl !

THYL

Je suis ici ! Viens-t-en, ma douce, viens !
Je t'attends, ma Gisèle, accours vers ton poète.
Du son pur de ta voix, déjà, tu me soutiens ;
Héroïque et vibrant, je relève la tête !

SCENE IX

THYL — GISÈLE

GISÈLE (*se précipitant vers Thyl*)

Mon Thyl !

THYL

Gisèle ! Enfin ! Je te serre en mes bras ;
Je vois, devant mes yeux, ton image chérie !

GISÈLE

Je te cherchais, ami, mais ne te trouvais pas.

THYL

Ici, je fécondais le sol de ma patrie !

GISÈLE

Mon aimé, ta main tremble et ton front est brûlant.
Calme-toi. Ton esprit s'exalte...

THYL

Et mon cœur vibre,
Car il s'est réchauffé sous ton regard aimant !
Il avait des regrets; il s'en évade, libre,
Et n'a plus qu'un désir inspiré par l'Amour :
Te faire partager le bonheur ineffable
Qu'il éprouve d'avoir fait sa tâche en ce jour !...

(Il monte sur le tertre et clame, enthousiaste.)

Je vois la Ville au loin, superbe, impérissable!
Elle brille en la nuit d'un éclat tout nouveau,
Se pare et se fait belle, accueille de sa joie
Le cortège étonnant dont je vis le tableau
Se dérouler ici. Des remparts qui flamboient,
Arrive jusqu'à nous, se prolongeant, le son
Des fifres, tambourins, rebecs et cornemuses
Et, dominant les cris, les vivats, les chansons,
On entend crépiter le bruit des arquebuses !
Viens ici, ma Gisèle, et regarde avec moi ;
Avec le même orgueil, contemple ce spectacle
Car c'est de ton amant, c'est du Peuple, de toi
Que, ce soir, est sorti ce radieux miracle !

GISÈLE (*au pied du tertre*)

Pauvre ami ! Je t'en prie, arrête tes élans.

THYL (*levant les bras*)

J'ai gravi des degrés qui vont plus haut encore !

GISÈLE

Viens, descends sur la terre. En ton sein haletant,
Il me faut étouffer le feu qui te dévore.
Contre mon cœur aimant, je m'en vais te bercer
Et mes bras à ton cou feront une caresse
Réconfortante et douce ainsi que mes baisers...

THYL (*s'abandonnant*)

Gisèle, je me livre à toute ta tendresse.

GISÈLE (*le dorlotant tel un enfant*)

J'ignore les hauteurs où vogue ton esprit
Et je ne puis te suivre en tes troublantes fièvres.
Mon seul rôle est d'aimer et j'ai le cœur contrit
Quand, tes tempes en feu s'agitant sous mes lèvres,
Je sens que ton cerveau travaille, pour créer !
Pardonne si Gisèle, ô mon Thyl, te ramène

Aux seuls mots qu'elle sait et ne peut suppléer
Au délire affolant dont ta pauvre âme est pleine...

THYL

Répète-les, ces mots, car ils sont le secret
De ma force...

GISÈLE

Je t'aime !

THYL

Oui, c'est toi qui m'inspire !
Tu crois, en ta candeur, n'atteindre aucun sommet :
Un regard de tes yeux, de ta lèvre un sourire
Et je monte avec toi me perdre aux cieux lointains...

GISÈLE

Je t'aime !

THYL

C'est ton cœur qui fit s'ouvrir mon âme
Et qui l'offrit, immense, au monde des humains.
J'ai célébré tantôt la beauté de la femme ;
Je lis dans ton regard sa puissance d'aimer !
Et la tienne me prend, captivante, brutale
Car ton corps adoré me semble renfermer
Chacune des splendeurs de la terre natale !

GISÈLE (*vaincue*)

Pour toujours il est tien, car je t'aime...

THYL

Je veux,
Tout en le parcourant de baisers qui te grisent,
Respirer le parfum de Brabant ! Tes cheveux
Ont la blondeur des lins ondulant sous ses brises ;
Ta chair douce et rosée évoque les fruits mûrs
Tressant, dans ses vergers, aux pommiers des couronnes;

Tes yeux, tes deux grands yeux, sont des bluets d'azur
Cueillis au sein des blés qui sur ses champs frissonnent :
Ta bouche s'ouvre ainsi que l'une de ses fleurs
Quand j'y place ma lèvre et lorsque, sur ta gorge,
Je repose ma tête en écoutant ton cœur,
J'entends battre son pouls avec un bruit de forge !

GISÈLE

Mon amant, je t'en prie, écarte ton baiser.
Je me sens défaillir et le bonheur m'écrase.
La vie a des ressorts qu'il ne faut point briser
Et nous voici tous deux dans une telle extase...

(D'une voix mourante.)

Que la mort va venir...

THYL (*vibrant*)

Non ! car il est écrit
Que nous devons monter mais ne pouvons descendre;
Car jamais, par le monde, on ne tuera l'Esprit
Quand c'est au cœur qu'il va puiser sa force tendre !

(Ils sombrent tous deux dans une étreinte passionnée.)

CHARLES GHEUDE.

5-25 août 1911.